

# DE NOUVELLES RÉALITÉS POUR L'INDIVIDU

ENTREVUE  
**JEAN-JACQUES SIMARD**

P. DESAULNIERS



Dans l'esprit de Jean-Jacques Simard, notre société est individualiste au sens où elle accorde beaucoup d'importance à l'épanouissement de chaque individu. Cependant, cela ne conduit pas fatalement à l'érosion des rapports de solidarité ou à un égoïsme généralisé.

Pour le sociologue, la place qu'occupe l'individu dans la vie sociale est de plus en plus centrale. Aux rapports fraternels et communautaires d'antan, se sont substituées de nouvelles formes d'échange et de compassion et là est l'essentiel. Le grand défi demeure toujours de concilier les aspirations légitimes des individus et la vivacité du lien social.

Professeur au Département de sociologie de l'Université Laval depuis 1976, Jean-Jacques Simard se décrit comme un « généraliste incurable ».

Ses intérêts actuels portent, notamment, sur l'identité moderne, la psychosociologie et les sociétés post-industrielles.

## **RND** On entend souvent dire que nous vivons dans une société individualiste. Qu'en pensez-vous ?

Afin de bien répondre à cette question, il faut savoir ce qu'on entend par *individualisme*. Si l'on fait référence à l'idée que chaque personne est aujourd'hui conviée à tracer son propre chemin ou à s'épanouir de manière authentique, alors il faut répondre par l'affirmative : oui, nous vivons dans une société individualiste. Un bel exemple pour illustrer ce phénomène tient aux valeurs qu'on essaie d'inculquer à nos enfants lorsqu'on leur dit des choses comme « fais quelque'un de toi » ou encore « sois indépendant d'esprit ». On les encourage par le fait même à s'affirmer, à se tenir debout et à développer leur esprit critique.

Par contre, on ferait fausse route si l'on entendait par là que nous sommes une société égoïste où règne le chacun pour soi et où l'on ne se soucie plus des pauvres, des handicapés ou des démunis de toutes sortes. Contrairement à ce que peuvent laisser croire certaines apparences, il y a fort à douter qu'il y ait eu une société qui se soit davantage préoccupée des marginaux que la nôtre, mis à part bien sûr les petites sociétés communautaires s'apparentant au clan ou à la tribu qui nous renvoie à l'Antiquité. On se doit donc de dissocier individualisme et égoïsme.

De plus, il est possible pour mieux saisir la question de s'interroger sur ce que serait une société qui ne serait pas individualiste. Entendu qu'il est souvent plus facile de définir un terme par son contraire. Si l'on parle de société communautariste par opposition à société individualiste, cela nous renvoie à une société où les intérêts des person-

nes sont secondaires par rapport aux intérêts du groupe. Ce type de société, où les rôles et le destin de chacun sont définis dès la naissance, est fortement hiérarchisé et très intolérant à l'égard de la moindre forme de déviance.

## **On se doit de dissocier individualisme et égoïsme.**

On trouve des exemples de ce type de société près de nous. Ainsi, jusqu'au milieu des années 50, le Québec français était une société plutôt communautariste. Plusieurs ne voudraient plus vivre dans ce type de société parce qu'elle était trop contraignante et que la liberté était limitée du fait des liens très étroits qui unissaient les personnes. N'empêche qu'on évoque avec une certaine nostalgie cette époque. Non pas parce que l'on souhaiterait un retour en arrière, mais parce qu'on se rappelle la chaleur des rapports humains. Ce souvenir peut nous aider à imaginer une façon de changer notre monde pour le mieux.

Encore aujourd'hui, le Japon demeure un exemple de société où, à bien des égards, l'individu cède devant le groupe. Ainsi, même après trois générations, les Coréens qui vivent dans ce pays sont toujours considérés comme des étrangers et ne peuvent s'intégrer pleinement. Les rôles sociaux y demeurent également bien définis, en particulier pour les femmes et les employés dans les milieux de travail.

Aussi, poser la question de l'individualisme dans notre société exige au préalable que l'on se demande de quoi on parle exactement. Car, en réalité, il existe plusieurs conceptions de ce

phénomène, lesquelles vont nécessairement amener, comme c'est le cas de toutes les valeurs fondamentales, des divergences et des débats. Il est ainsi très important de favoriser l'échange et la discussion sur le bien-fondé de l'individualisme dans notre société. Celui-ci comporte des avantages auxquels on ne veut pas renoncer même si, du même souffle, on a le sentiment que quelque chose se perd à mesure que le phénomène progresse.

### **RND** La place qu'occupe l'individu dans la société a certes évolué au cours des siècles. Quels sont les principaux changements observés à ce chapitre ?

Voilà une question qui est étudiée par toutes les sciences sociales depuis leur apparition. Ces dernières sont nées en même temps que le concept d'individu, c'est-à-dire à l'époque moderne qui a fait suite au Moyen-Âge et à la Renaissance. On constate que, durant toute l'Antiquité et jusqu'au Moyen-Âge, la société est communautariste. Cela implique que la place et le rang social de l'individu sont déterminés dès sa naissance et jusqu'à sa mort, il existe donc très peu de mobilité dans cet univers qui se perçoit comme stable et éternel. Les autorités morales, politiques, civiles et militaires assurent la légitimité de l'ordre en place. Celles-ci disposent d'un pouvoir absolu qu'elles prétendent tirer de source divine. Ces diverses autorités sont partout très présentes, souvent sous la forme de contraintes religieuses entremêlées à des coutumes.

Les sociétés au Moyen-Âge sont ainsi très ordonnées, mais il y règne également beaucoup d'arbitraire quant à la notion de pouvoir. C'est cet uni-

vers-là qui a éclaté, qui n'existe plus aujourd'hui et il est difficile de trouver l'élément qui a tout fait basculer. Une des clés pourrait toutefois se trouver dans l'espace particulier que constitue la ville. En effet, c'est au Moyen-Âge qu'on a commencé à dire que « l'air de la ville rend libre ». Or, ce lieu particulier est associé au commerce et au cosmopolitisme. La ville est également un milieu anonyme où l'on peut se cacher, se fondre dans la masse. Mais c'est aussi l'univers de la déviance, des tentations et du péché. En réalité, on assiste en quelque sorte à cette époque à un élargissement du champ des désirs de l'individu. Ces aspirations nouvelles s'expriment dans des relations de type contractuel par le commerce et par l'intermédiaire d'autres types d'associations qui prennent forme.

### **La place et le rang social de l'individu sont déterminés dès sa naissance et jusqu'à sa mort.**

Tout à coup des gens se rencontrent, concluent des échanges en se serrant la main et en se disant « je te fais confiance, tu me fais confiance ». Les individus s'associent plus librement, souvent par petits groupes en vue de régler des problèmes particuliers. L'essentiel dans ce cas-ci est que ces nouveaux rapports sociaux créent des engagements en dehors des éternelles obligations religieuses et politiques. Les villes symbolisent ainsi un lieu où l'on peut s'affranchir du pouvoir des autorités. On voit maintenant mieux



***Les hommes et les femmes des années 50 avaient les pieds dans la modernité, mais le cœur à la campagne et la tête au ciel.***

comment des concepts comme individualité et liberté sont liés.

Ainsi, c'est dans les interstices de la société du Moyen-Âge que la société civile prend forme et que s'ouvre l'espace de la liberté, qui est aussi celui de l'individu au sens contemporain du terme. Cet individu n'est cependant pas coupé des autres, mais simplement c'est à lui que revient graduellement la tâche de créer ses propres obligations envers autrui. Soulignons que l'Église de ce temps contribue à l'avènement de ce nouveau monde en faisant du mariage un contrat entre l'homme et la femme. C'est une grande émancipation à l'époque pour les femmes car celles-ci sont littéralement données par leur père au nom d'alliances. Cette pratique s'est perpétuée longtemps dans la noblesse.

Puis, à partir de cette idée de contrat qui s'applique dans le commerce, mais aussi sur le plan des idées et dans d'autres sphères de la vie sociale, on aboutit lentement à la Réforme luthérienne (XVI<sup>e</sup> siècle). Un changement culturel radical survient dès ce moment alors que l'individu devient libre d'entrer en relation avec Dieu, sans devoir passer par la médiation du prêtre et des cadres religieux. Cela constitue une étape déterminante dans l'avènement de l'individualisme. Désormais, il faut savoir lire la Bible pour entrer en relation privilégiée avec Dieu, et savoir lire, c'est aussi être libre de forger sa propre idée. La Réforme vient ainsi exprimer dans le langage moral de l'époque, qui suppose toujours une référence à Dieu, les nouvelles possibilités de la vie individuelle qui viennent d'être ouvertes.

Ces bouleversements dans le cadre religieux seront éventuellement élevés au rang de doctrine qui débouchera sur l'esprit des Lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dès lors l'individu, l'humain dans sa singularité avec sa dignité propre et se gouvernant par sa raison, deviendra le point central de la société. Il faut comprendre l'ampleur de cette grande révolution. Ce qui se passera à ce moment est tout à fait unique dans l'histoire. À partir de ce moment, la personne singulière exerce sa liberté à l'intérieur d'un horizon moral qui est celui de la *commune humanité*. Le mouvement s'amorce en Europe et se diffusera dans le monde non pas seulement par l'intermédiaire de l'impérialisme européen, mais aussi grâce à la science, au socialisme ou à la revendication des droits de l'homme.

### **RND** Ce mouvement a-t-il rencontré certaines résistances ?

En fait, il importe de souligner qu'un des traits typiques de cette nouvelle vision du monde est son caractère auto-critique. Au moment où l'on privilégie et glorifie la raison, l'universalisme, la liberté et l'individu, émerge en Allemagne un mouvement qu'on nomme le romantisme (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle). Ce mouvement réaffirme la préséance de la communauté sur l'individu et, par le fait même, celle des particularismes régionaux et de la fidélité aux ancêtres contre la commune humanité. On trouve déjà ces idées chez le philosophe Jean-Jacques Rousseau qui soutient que les émotions sont plus vraies que la raison.

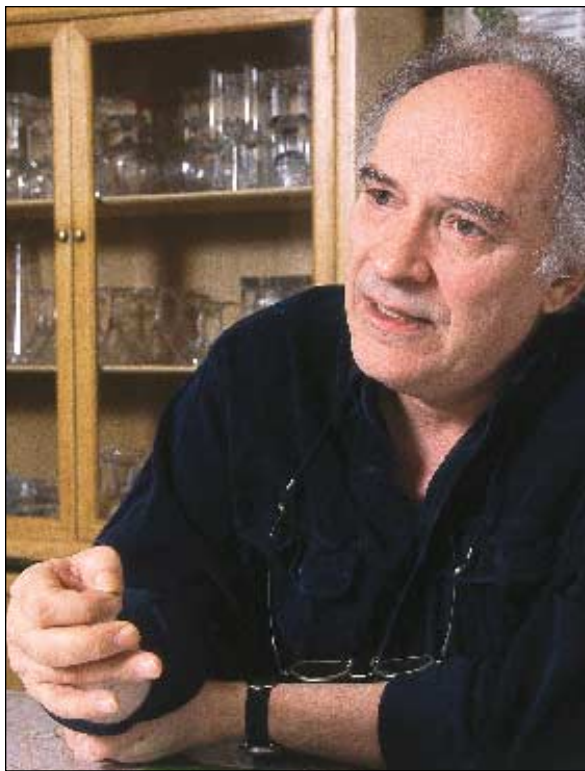
Le romantisme du XIX<sup>e</sup> siècle favorisera ainsi l'essor des mouvements d'émancipation des nations. Cela fera en sorte qu'on restera un peu tiraillé

entre les forces visant l'émancipation des contraintes sociales pour l'individu, et le sentiment qu'on perd dans ce mouvement une dimension essentielle de la commune humanité qui est celle des liens fraternels unissant la communauté rapprochée. Cette tension est encore très présente de nos jours, entre d'un côté la célébration de la puissance technologique qui se veut l'héritière de la raison et de la liberté, et de l'autre, l'écologie, qui veut remarier l'homme et la nature.

Il faut également préciser que tous ces bouleversements n'ont touché qu'une minorité de gens jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Pour nos grands-parents, par exemple, la liberté de l'individu et la raison n'occupaient pas beaucoup de place. Au Québec, à certains égards, l'omniprésence de l'Église a ralenti le rythme des changements jusqu'au milieu des années 50. Mon collègue Guy Rocher aimait à dire : « Mon Dieu, on vivait encore pour une large part au Moyen-Âge ». Pour ma part, je pense que jusqu'à cette période on avait les pieds dans la modernité, mais le cœur à la campagne et la tête au ciel.

Aussi, le conflit mondial a eu paradoxalement pour effet d'unifier le monde. Les anciennes colonies ayant participé à l'effort de guerre, on ne pouvait, une fois le conflit terminé, les replonger dans l'assujettissement. En conséquence, c'est réellement après 1945 que se produira la grande poussée en faveur des droits de l'individu et ce, dans presque tous les pays du monde. L'arrivée de la société de consommation et de nouveaux médias comme la télévision au cours de cette période, fera aussi en sorte d'accélérer le mouvement.

*L'hypothèse  
qui veut  
que la société  
nous dicte  
la conduite  
de notre vie  
ne me semble  
pas juste.  
C'est plutôt  
nous-mêmes,  
par notre  
conscience,  
qui nous imposons  
des devoirs.*



En résumé, il existe un mouvement qui accorde la primauté à l'individu dans de nombreux pays depuis quelques centaines d'années et qui s'est accéléré après la Deuxième Guerre mondiale. Le pays qui mène ce mouvement est bien sûr les États-Unis, où foisonnent les associations de toutes sortes. Il s'exprime là-bas une forme de communautarisme d'individus qui crée des obligations mutuelles sans se référer à une autorité suprême.

Ainsi, si l'on peut généralement qualifier nos sociétés d'*individualistes* dans la mesure où elles reconnaissent qu'il y a plusieurs façons d'exister, cela ne mène pas fatalement à l'isolement de chacun. Parler d'une révolution du

pluralisme serait tout aussi approprié pour décrire ce phénomène qui entraîne de multiples possibilités ou choix de vie pour des individus. Et s'il est un dilemme auquel fait face l'individu moderne, c'est celui de devoir définir des exigences nouvelles et plus larges en relation avec sa plus grande liberté.

**RND** Dans cet élan, n'y a-t-il pas un risque que la valorisation de l'individu débouche sur l'égoïsme et le chacun pour soi ?

Il est évident aujourd'hui qu'on accorde beaucoup d'importance à l'émancipation et à l'épanouissement. Mais, encore une fois, cela n'implique pas fatalement que chacun devient une

molécule indépendante du reste de l'univers. En réalité, je crois plutôt que nous sommes, sur ce plan, influencés par l'image laissée par la jeunesse des années 60 qui a porté l'idéal de libération très haut. Avec ses extravagances un peu théâtrales, celle-ci a joué fort sur l'aspect symbolique de l'émancipation sans contraintes. Souvenons-nous du slogan de Mai 68 : « Il est interdit d'interdire ».

En effet, c'est une véritable explosion de lumières qui se produit à cette époque alors que toute une jeunesse de par le monde prend conscience des possibilités s'offrant à elle. Cette jeunesse, qui brise les liens avec le passé, est formée d'une masse d'individus et non plus de gens issus de telle classe sociale, parlant telle langue ou ayant telle religion ou culture. Désormais, le développement économique, la pénétration des idées, la montée du socialisme ou la volonté d'émancipation des pays colonisés recoupe le besoin de chaque individu de se décoloniser lui-même. Dès ce moment, toute autorité apparaît comme une source extérieure de contraintes sinon illégitimes, à tout le moins contestables.

Précisons que Mai 68 est un événement à valeur très symbolique qui n'a pas eu lieu seulement en France, mais également sous d'autres formes aux États-Unis, en Tchécoslovaquie et au Québec. Ce furent des bouleversements extraordinaires qui se sont produits en l'espace d'une génération. Le problème est que nous sommes un peu les parvenus de la liberté parce qu'on a dû s'approprier une nouvelle façon d'être et de vivre en un court laps de temps, sans référence aux types de socialisation et d'attitude. On avait l'impression

que tout était possible. Tout le monde pouvait se prendre pour l'artiste maudit, le savant ingénieux ou le révolutionnaire qui changerait la société. Mais en voulant s'approprier ces personnages sans références préalables, on fait maladroitement étalage de notre réussite, de notre richesse et ce, sans vraiment connaître les codes de conduite ou savoir comment faire usage de ce nouveau statut qui est celui de la liberté.

Il est toutefois permis de douter que tout soit aussi tranché aujourd'hui et que notre société ne soit peuplée que de gens égocentriques et complaisants. Au surplus, si les jeunes ne sont plus aussi revendicateurs que leurs aînés, il se peut fort bien que ce soit simplement parce que cela n'est plus nécessaire. L'heure est sans doute à la consolidation des acquis. Le danger qui persiste toutefois est qu'on en vienne à perdre nos repères à la suite de cette émancipation menant à une plus grande liberté pour les individus. En réalité, la liberté ne se résume pas à la disparition de toutes contraintes. Le philosophe Jean-Paul Sartre disait d'ailleurs que « la liberté, c'est la faculté de choisir ses contraintes ».

**RND** On a souvent l'impression que nos sociétés imposent à chacun des contraintes. N'est-ce pas parfois lourd à porter ?

Cette hypothèse qui veut que la société nous dicte la marche à suivre dans la conduite de notre vie ne me semble pas juste. Elle est peut-être l'héritage de cette période un peu extravagante d'émancipation où l'individu un peu aliéné prétendait que toute contrainte était une réalité extérieure ; comme si la



***Notre liberté individuelle dépendra toujours pour une large part de tous ceux qui nous entourent.***

société devenait l'ennemi, une entité qui s'oppose à nous. Il ne faut pas oublier que la société est formée de chacun de nous et que si vous et moi et tous les autres n'étions pas là, il n'y aurait plus de société. En réalité, c'est plutôt nous-mêmes, par notre conscience, qui nous imposons des devoirs comme être créatif, original ou performant, et non pas la société comme

telle. Quand on se dit contraint par la société, au fond c'est de notre conscience qu'on parle.

Aussi, il serait plus juste de dire que la communauté humaine dans laquelle on vit exige que chacun prenne ses responsabilités, forçant de ce fait chacun à se contraindre lui-même afin de fonctionner et d'échanger avec les autres. Cela peut parfois sembler lourd à porter

pour certaines personnes, mais on doit se rappeler que ce sont les valeurs que les membres de notre société ont choisies. Des gens comme Nelson Mandela ont pu être plus heureux que bien d'autres au fond de leur prison parce qu'ils s'étaient donné une raison de vivre et ont accepté en un sens leurs contraintes.

## Les sociétés individualistes ne mènent pas fatalement à l'isolement de chacun.

Il faut cependant reconnaître que cette nécessité de choisir et de s'imposer des contraintes peut devenir terriblement angoissante. Car elle risque de nous faire perdre nos repères. Ceux-ci nous aident à comprendre et à identifier ce qu'on doit partager avec les autres. Cette désorientation peut mener ultimement à la disparition de notre sentiment d'appartenance, nous coupant ainsi de nos horizons et de toutes raisons de vivre. Le Québec, on le répète constamment, a le record du taux de suicide chez les jeunes hommes. Peut-être qu'une des causes de ce triste record est que l'on a vécu ici un sentiment de rupture culturelle plus fort qu'ailleurs. Pourquoi les jeunes hommes? Parce que malgré son émancipation, la femme a tout de même préservé son statut de mère qui est une fonction sociale forte, alors que le rôle de père n'est plus, chez beaucoup de jeunes hommes, un horizon valorisé. Si de plus ceux-ci ont de la difficulté à s'insérer dans le monde du travail, ils chercheront des raisons de vivre et cela pourrait s'exprimer par la recherche

de satisfactions immédiates. Le désir n'ayant plus de balises, il y aura une quête de vie dans l'instant qui deviendra rapidement vide de sens; ce sera comme vouloir courir sur l'eau toujours plus vite pour ne pas couler.

**RND** Certains sont d'avis qu'un individu ne peut exister qu'à travers les autres, niant du même coup l'autonomie réelle de chacun. Quelle est l'importance du groupe dans le développement de l'individu?

Comme je l'ai dit, la liberté, c'est de choisir ses contraintes. On parle de contraintes morales bien entendu dans la mesure où celles-ci résultent d'un choix. Or, si les contraintes morales partagées ne sont pas respectées, elles entraînent un sentiment de culpabilité. Il est impossible, par exemple, de se prononcer seul ou de se forger une opinion sur la peine de mort sans en débattre et chercher une approbation chez nos semblables. Même celui qui invoquerait Dieu ou la tradition ferait appel à la société. Il n'est pas possible d'avoir un bagage de croyances qui soit en quelque sorte le résultat fortuit de nos goûts. Un être humain ne peut donc pas s'épanouir et avoir ce qu'on appelle une *conscience*, des repères intérieurs moraux sans entrer en communion avec les autres. Cela est inscrit dans notre nature d'être humain doué de parole.

Dès que l'on apprend à parler, on prend conscience du regard que nos parents, puis de celui que notre entourage et notre culture posent sur le monde. Cela influence notre conduite tout au long de notre vie. Graduellement, on assimile inconsciemment les

règles et les codes de conduite propres à notre environnement. Les personnes qui nous entourent font ainsi toujours partie de notre personnalité dans la mesure où nous partageons avec elles une façon de voir le monde. Cela produit un individu conscient d'être unique, mais qui, en même temps, est quelqu'un qui se sait surveillé par les autres. Les fonctions et les rôles sociaux que nous occupons dans notre travail et ailleurs sont tout autant déterminés par ceux qui ont établi avant nous les règles et les normes.

Très souvent, à notre époque, nous sommes insérés dans des groupes que l'on peut qualifier d'*imaginés* dans la mesure où ceux-ci sont formés de gens qui sont significatifs pour nous sans pour autant être toujours présents. Ce qui importe surtout, c'est la manière dont je définis la présence du groupe en moi. Celle-ci devient l'exigence morale qui m'aide par la suite à me repérer et qui m'empêche de devenir un individu isolé, débranché. Ainsi, notre liberté individuelle dépendra toujours pour une large part de tous ceux qui nous entourent. Plus encore, les limites que ces derniers nous imposent sont les conditions mêmes de notre liberté.

On peut résumer la question en disant qu'un individu n'existe pas sans les autres. S'il ne parvient pas à tisser des liens avec eux, il devient un atome agité, poussé par des forces extrêmes et plongé dans un éternel mouvement, complètement désorienté. D'ailleurs, bien souvent, des notes laissées au moment d'un suicide font état de la perte de repères. Ces gens se demandent quel est le sens de leur vie. Il est donc crucial de se sentir lié aux autres, indispensables à notre développement dans

la mesure où ils deviennent ces repères qui font précisément de nous des êtres humains.

## **RND** Quel rapport notre société établit-elle entre les droits et les devoirs de l'individu ?

Ce rapport recoupe en un sens le clivage entre le communautarisme et l'individualisme. À l'époque où la communauté était forte et où l'individu était moins libre, beaucoup de choses s'accomplissaient par devoir à cause des pressions sociales. Chacun avait sa place, son rôle dans les devoirs qui étaient siens. Le pape et les religieux remplissaient les devoirs que leur conférait leur rang. Le riche faisait aussi le sien, tout comme le simple citoyen. Le devoir à cette époque prenait un peu la forme d'une vocation.

**« La liberté,  
c'est la faculté de choisir  
ses contraintes. »**

*Jean-Paul Sartre*

Lorsque les pressions exercées par la communauté sur l'individu et les exigences culturelles confinant chacun à son rang se sont relâchées, une foule de choses qui étaient accomplies par devoir ont cessé de l'être. C'est à ce stade qu'on a commencé à faire référence à la notion de droit, et ce mouvement a continué de s'accélérer. Dans notre société moderne, les devoirs s'exercent maintenant dans une large mesure par les droits. Par exemple, le devoir de solidarité devient une responsabilité collective qui s'incarne dans une communauté d'appartenance imaginaire qu'on nomme l'*État*. C'est une forme de responsabilité collective à un autre



La **RND** sur Internet  
[www.misacor.org/ca/rnd](http://www.misacor.org/ca/rnd)

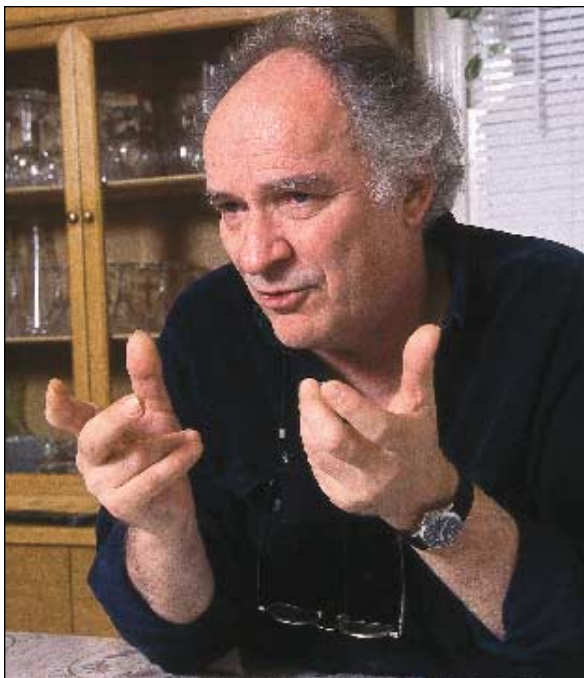
**Naviguez sur notre site**

**Vous avez  
des commentaires  
et des suggestions ?**

**Écrivez-nous !**

Adr. électr. : [rnd@videotron.ca](mailto:rnd@videotron.ca)

*Un être humain  
ne peut pas  
s'épanouir  
et avoir des repères  
intérieurs moraux  
sans entrer  
en communication  
avec les autres.*



niveau par rapport à la longue période où la communauté primait sur l'individu.

Aujourd'hui, l'État se substitue de plus en plus à la famille en ce qui a trait au soutien des enfants. Il serait néanmoins faux d'affirmer que les gens s'occupent moins bien de leurs enfants ou de leurs proches qu'avant. En réalité, ce devoir de prise en charge et d'éducation s'exerce tout simplement de façon différente. Par les impôts que nous versons aux gouvernements, nous obtenons des services de garde, de santé et d'éducation. C'est ainsi que se réalise aujourd'hui le devoir, car on est de moins en moins capable de remplir les mêmes rôles qu'à l'époque de la communauté traditionnelle. Les services qui, à une certaine époque, étaient rendus par des personnes faisant partie

de notre cercle immédiat, que ce soit nos proches parents ou des membres de notre communauté, le sont désormais par une bureaucratie gouvernementale et des experts qui nous sont étrangers. Le monde est-il devenu pour autant inhumain parce qu'on se retrouve maintenant devant des règles et des normes bureaucratiques bien plus souvent que devant des exigences morales immédiates ? N'aurions-nous pas simplement changé notre façon de concevoir la solidarité ? Rien n'indique clairement que notre société est dorénavant peuplée d'égoïstes ne se souciant plus les uns des autres.

Bien sûr, parfois on peut avoir le sentiment que tout l'appareil bureaucratique fonctionne seul, indépendamment de nous, que toute cette machine est bien impersonnelle. Ce n'est pas

entièrement faux de dire que la société est devenu un système, mais il faut admettre que nous l'avons tous voulu.

### **RND Comment faire pour harmoniser le besoin d'épanouissement des individus avec les exigences de la solidarité sociale ?**

Comme on le sait, nous accordons aujourd'hui beaucoup d'importance à l'épanouissement et à la réalisation de chacun. Mais l'essentiel est de se souvenir que notre responsabilité morale envers les uns et les autres demeure essentielle et incontournable pour que nous puissions bien nous épanouir. D'une façon ou d'une autre, nous sommes tous liés. La solidarité sociale pourra, dans ces conditions, s'exprimer de multiples façons et il serait faux de prétendre qu'elle ne passe que par le renoncement et le secours aux plus pauvres. La jeune femme médecin, qui exprime sa solidarité par la pratique de sa profession et qui reçoit toute la journée des gens en faisant bien son travail, accomplit certainement une œuvre aussi valable que celle du médecin missionnaire qui s'engage auprès des pauvres. Il existe plusieurs formes de solidarité et il est bien difficile d'établir une hiérarchie dans ce domaine.

Le travail est ainsi très important pour créer des liens sociaux, car il favorise la coopération avec autrui. Travailler, cela veut dire agir en société. Pour les gens, l'important est le sentiment qu'ils peuvent se réaliser tout en accomplissant leur travail, qu'il soit bénévole ou non. L'engagement du coopérant est louable si celui-ci a le sentiment de vivre avec les autres et d'œuvrer pour eux. Par contre, on peut

tout aussi bien contribuer à créer de la solidarité par un choix aussi simple en apparence que fonder une famille. Inculquer nos exigences morales à nos enfants et futurs citoyens est aussi une manière valable de contribuer à créer de la solidarité.

**Il existe  
plusieurs formes  
de solidarité  
et il est bien difficile  
d'établir une hiérarchie  
dans ce domaine.**

Gardons à l'esprit qu'il existe plusieurs façons d'exprimer notre gratitude et de marquer notre engagement envers ceux qui nous entourent. Les grands modèles idéalisés de la solidarité passée, s'ils ont pu être séduisants à certains égards, sont loin d'être parfaits. Un bel exemple est le cas des orphelins de Duplessis qui furent lésés durant une période où la communauté était très présente et où tous étaient censés être unis comme frères et sœurs. L'essentiel serait de faire un plaidoyer pour notre commune humanité dans la vie de tous les jours et, en cela, le travail du bénévole ou le soutien à un ami qui a besoin d'aide doivent être également reconnus et encouragés. C'est en se créant des raisons de s'admirer mutuellement afin de s'appropriier le monde et en ayant des exigences de dépassement que les individus se lient les uns aux autres. Par-dessus tout, il importe de garder à l'esprit que la société dans laquelle nous vivons et que nous contribuons à faire tous les jours est notre choix et qu'il est de notre responsabilité de l'assumer. ■